

Le Monde Lyonnais

« REVUE »

« HEBDOMADAIRE »

« DES LETTRES »

ET

« DES ARTS »

Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, rue Mulet

LYON

ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.
Six Mois. 10
Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, À L'AGENCE DE JOURNAUX

31, rue Tupin, Lyon

SOMMAIRE DU N° 50

CAUSERIE, LA RÉINAUGURATION DU THÉÂTRE DES CÉLESTINS.	FRANÇOIS COLLET.
ADIEUX À LYON, BOUTADE RIMÉE	PAUL VIGNET.
PENDANT LES MANŒUVRES, NOUVELLE	A. DE CHANROND.
LA FEMME DANS L'ART. LECTURE	ÉLZÉARD ROUGIER,
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES. JOURNÉE D'OCTOBRE, POÈME EN PROSE	CARLOS.
ON NOUS VOIT.	LOUIS LE CARDONNEL.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POUR- QUOI.	PAUL MARTINET.
LES CAILLOUX DE MA PETITE FILLEULE POÉSIE.	LE BONHOMME POURQUOI.
LETTRES DE MON CHALET (5 ^e lettre).	ROUSTOUBIQUE.
REVUE DES THÉÂTRES. PARTIE MUSICALE.	ALFONSE D'ASQ.
— PARTIE DRAMATIQUE	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT. MOTS CARRÉS. — — — — —	STRAFONTIN.
ANAGRAMME.	ROUSTOUBIQUE.
	E. MEUNIER.

LA REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

REVUE MENSUELLE DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER

ALLMER, membre correspondant de l'Institut: *Épigraphie lyonnaise*. — E. AMAGAT, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lyon: *De la transformation et de la conservation de l'énergie dans l'Univers*. — H. BAUDRIER, président de chambre à la Cour d'appel de Lyon: *Bibliographie lyonnaise au XVI^e siècle*. — H. BEAUNE, avocat à la Cour d'appel de Lyon: *Claude de Rubys et la liberté de tester au XVI^e siècle*. — Pierre BONNASSIEUX, archiviste aux archives nationales: *Saint-Martin* par A. LECOY DE LA MARCHE. — C.: *Compendium Lotharii*. — Raoul de CAZENOVE, président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon: *Documents inédits*. — L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon: *Fra Salmibene*. — Alphonse DAUDET: *Une page de mémoires*. — FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres de Lyon: *Du suicide*. — D.: *la recherche de la vérité*, par MALEBRANCHE, nouvelle édition par M. François ROULLIER. — R. G.: *Tratado de medicina legal*, par A. S. TAYLOR, traduit de l'anglais par M. le docteur Henri COUTAGNE. — Joseph GARIN, avocat à la Cour d'appel de Lyon: *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*. — G.-A. HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres de Lyon: *M. Paulin Paris*; — *Le monde où l'on s'ennuie*, par Edouard PAILLERON. — Xavier LANÇON, avocat à la Cour d'appel de Lyon: *Du dernier recensement des États-Unis; de ses conséquences géographiques et économiques*. — MOREL DE VOLEINE: *Souvenirs des premières guerres de la République*. Extraits des lettres d'un lyonnais, officier d'artillerie. — Jean de MOUSTELON: *Madame de Mainte-tenon*, par François COPPÉE; — *Les artistes lyonnais au Salon de 1881*. — Léopold NIERCE, conseiller à la Cour d'appel de Lyon: *Les statues et les boiseries de la cathédrale de Lyon*; — *La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Cluny*. — Casimir PERTUS, président de l'Académie des poètes: *L. Parnasse français du XI^e au XIX^e siècle*, sonnets. — Nizier du PUITSPÉLU: *Lettres de Valère*; — Paul REGNAUD, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon: *Une mystification scientifique. Les ouvrages de M. Jacquot sur l'Inde ancienne*. — J. RE- NARD: *Études bibliographiques. Nouvelles observations sur les ouvrages imprimés du P. C. Fr. Menestrier*. — P. SCIPION: *Une nouvelle méthode géographique*. Le Jura, par M. E. F. BERLIOUX. — J. SÉVANE: *Histoire judiciaire de Lyon et des départements de Saône-et-Loire et du Rhône, depuis 1790*, par M. SALOMON DE LA CHAPELLE; — *Paravents et treizeaux*, par Jacques NOR- MAND. — Joséphin SOULARY: *Les maîtres de céans*, sonnet. — A. PHILIBERT SOUPÉ, professeur à la Faculté des lettres de Lyon: *Victor Hugo*. — A. STEYERT: *C.-A.-B. Sewrin et Soucieu*; — *Tanne-guy du Châtel*; — Ph. Lalyame, architecte et graveur; — *Topographie historique. L'ancien quartier des Capucins*, lettre à M. Ver-morel. — Ambroise TARDIEU, membre de l'Académie de Clermont-Ferrand: *Mission archéologique à Utique, près de Tunis*. — H. de TERREBASSE: *Balthazar de Vil-lars*. — A. VACHEZ, avocat à la Cour d'appel de Lyon: *De Lyon à Genève au XVI^e siècle*. — Joseph VAESSEN, architecte-adjoint du département du Rhône: *Tanne-guy du Châtel*. — V. de VALOUS: *Documents inédits*; — *Tanne-guy du Châtel*. — B. VERNOREL, ancien voyer principal de la ville de Lyon: *Les fortifications de Lyon au moyen-âge*. — Docteur de VILLENEUVE: *Les Anglais dans l'Afrique occidentale*. — Bibliographie des mois de janvier, février et mars. — Chroniques mensuelles. — Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, de la Société littéraire, historique et archéologique, de la Société nationale d'éducation, de la Société d'économie poli-tique, de la Société de géographie et de la Société d'agriculture, histoire naturelle, science et arts utiles.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS		ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.		2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.	
Un an. 20 fr.		Un an. 22 fr.	
Six mois. 10 »		Six mois. 11 »	
		Un an. 34 fr.	
		Six mois. 12 »	

(Il n'est plus reçu d'abonnements de trois mois)

LA LIVRAISON 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an. 30 fr.	Un an. 32 fr.	Un an. 34 fr.
Six mois. 15 »	Six mois. 16 »	Six mois. 17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde Lyonnais* et de la *Revue Lyonnaise*, 8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

LES ABONNEMENTS DU DEHORS SONT REÇUS CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER ET DANS TOUTS LES BUREAUX DE POSTE

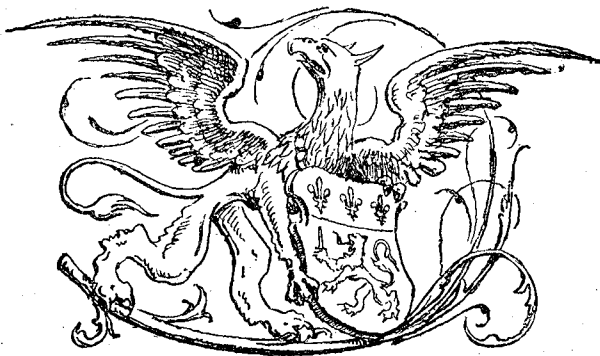
LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

CAUSERIE. LA RÉINAUGURATION DU THÉÂTRE DES CÉLESTINS.....	FRANÇOIS COLLET.
ADIEUX A LYON, BOUTADE, RIMÉE.....	PAUL VIGNET.
PENDANT LES MANŒUVRES, NOUVELLE.....	A. DE CHANROND.
LA FEMME DANS L'ART. LECTURE.....	ÉLZÉARD ROUGIER.
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES.....	CARLOS.
JOURNÉE D'OCTOBRE, POÈME EN PROSE.....	LOUIS LE CARDONNEL.
ON NOUS VOIT!.....	PAUL MARTINET.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI.....	LE BONHOMME POURQUOI.
LES CAILLOUX DE MA PETITE FILLEULE.....	ROUSTOUBIQUE.
POÉSIE.....	ALPHONSE D'ASQ.
LETTRES DE MON CHALET (5 ^e lettre).....	OCTAVE D'HAULT-RÉMY.
REVUE DES THÉÂTRES. PARTIE MUSICALE.....	STRAPONTIN.
— PARTIE DRAMATIQUE.....	ROUSTOUBIQUE.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT, MOTS CARRÉS.....	E. MEUNIER.
— ANAGRAMME.....	



CAUSERIE

LA RÉINAUGURATION DU

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

APRES dix-huit mois d'attente, Lyon est enfin rentré en possession de son théâtre favori, de celui vers lequel il s'est toujours porté avec le plus de plaisir, qui ne ferme jamais ses portes, qui ne manque jamais ni de pièces à jouer, ni d'acteurs, ni de public.

Détruit au commencement de 1871, il avait fallu six ans pour le reconstruire, et voilà que, deux ans et demi à peine après son inauguration, un incendie le détruisait de nouveau.

Je n'ai pas à examiner ici s'il était ou non possible de nous le rendre plus tôt qu'on ne l'a fait, ni quelles causes ont retardé son achèvement. Nous le tenons enfin; c'est l'essentiel. Il ne nous reste plus qu'à en jouir bien vite, en souhaitant qu'il soit désormais assuré, dans tous les sens du mot, contre de futurs incendies.

Mardi dernier avait lieu la soirée d'ouverture.

Bien avant l'heure fixée pour le lever du rideau, une foule énorme se ruait à l'assaut des places.

Elles furent bien vite emportées, et, à huit heures, les retardataires ne trouvaient plus, pour satisfaire leur curiosité, que quelques billets de seconde galerie.

Rien de gai, d'agréable, comme de voir les groupes de curieux sillonnant la place en tous sens, les spectateurs se dirigeant précipitamment vers le coquet théâtre, depuis si longtemps isolé et désert, les voitures arrivant au trot, rasant le perron, et déposant devant les trois grandes portes de mignonnes femmes en riches toilettes de gala.

Et les marchands de programmes! les revendeurs de contremarques! les crieurs de *coco*! les cafés en liesse! le bruit, le mouvement, la vie! C'est donc bien vrai: le théâtre existe, et on va l'ouvrir ce soir.

Le porche ouvre sur la place sa grande baie étincelante, comme la gueule d'un monstre fantastique prêt à engloutir la foule.

Au-dessus, la façade, toute blanche, toute rajeunie, se dresse fièrement, laissant voir à travers ses hautes

fenêtres, dans le flamboiement des couloirs inondés de lumière, le va-et-vient incessant des nouveaux venus.

Nul étonnement, nul effarement, dans cette première soirée. On se sent chez soi, on se retrouve. Les moindres recoins du théâtre vous sont connus. Il semble qu'on n'a pas cessé, depuis quatre ans, d'y venir tous les soirs.

Voici le grand vestibule, avec ses épaisses boiseries de chêne, ses mascarons finement fouillés, ses cartouches, jetant en face des initiales sacramentelles R. F., la date fatidique : 1877, et mêlant dans la gloire commune de l'esprit humain les noms des illustres dramaturges étrangers, Calderon, Lope de Vega, Goethe, Shakespeare...

A droite et à gauche, s'ouvrent les vastes escaliers, aux murs de stuc poli, à l'ornementation sobre et élégante.

Nous entrons dans la salle. Voici bien le petit espace réservé à l'orchestre, les fauteuils en velours écarlate, un peu étroits, peut-être, mais où l'on est si bien pour passer la soirée, les quatre rangs de stalles du parquet, au-delà, le parterre, au fond, et, tout autour, les baignoires, qui s'enfoncent dans l'obscurité, comme pour recéler une proie invisible.

Voici la première galerie, dont les stalles s'amoncellent comme les gradins d'un amphithéâtre antique. En face de nous, le grand rideau baissé a l'air de nous faire attendre quelque spectacle mystérieux qui se prépare pour notre plaisir. Au-dessus de nos têtes, dans le flamboiement du large lustre écrasé contre le comble, le magnifique plafond refait par Domer. On éprouve tant de plaisir à le regarder qu'on ne se souvient même plus qu'il n'y a pas toujours été.

Cependant, le chef d'orchestre gagne son pupitre. L'orchestre attaque l'ouverture de *Guillaume Tell*. On écoute. On applaudit. Puis le rideau s'enlève. On applaudit encore. C'est le *Luthier de Crémone*. Ce sont des artistes connus et aimés, qui nous reviennent, après une si longue absence, comme l'enfant prodigue de la parabole, et, avec eux, le souvenir de cent, de trois cent bonnes soirées passées autrefois

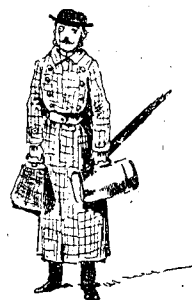
à ces mêmes places, et qui semblaient évanouies à tout jamais.

Pendant les entr'actes, la salle se vide. On se presse dans les vestibules. On s'écrase dans les couloirs. On veut revoir le foyer. Il est là, toujours au même coin de l'édifice, avec la même décoration, les mêmes lustres et les mêmes portraits d'artistes accrochés aux murs. Voici Gerbert, Dalbert, l'inénarrable Didier, dans les *Cloches de Corneville*, M^{lle} Leriche, d'autres encore. On dirait vraiment qu'ils ne sont jamais sortis de leurs cadres.

Et depuis, tous les soirs, le théâtre des Célestins est illuminé, la foule assiège ses deux guichets, les voitures défilent devant son perron, la place a l'air d'être en fête. C'est tout un quartier que l'on croyait mort et qui vient de ressusciter.

Mes chers lecteurs, quel bon hiver nous allons passer, s'il plaît à Dieu et à M. Campocasso!

FRANÇOIS COLLET.



ADIEUX A LYON

— BOUTADE —

*Depuis deux mois, Lyon, près de ta chaste enceinte,
Je repose mon cœur et mes sens insoumis;
De Lutèce, ta sœur, qui n'est pas une sainte,
Je fuyais les baisers : en juillet c'est permis.*

*Alors, je m'assoupis dans ta lourde banlieue;
Pour redevenir gras, je bus et je mangeai;
A l'ombre de tes murs, je fis plus d'une lieue,
Et, pour tuer le temps, sept jours je voyageai.*

*Aujourd'hui, du réveil a sonné la diane.
Debout, morbleu! debout, car c'est assez dormir.
Il faut prendre le train, ni Vénus, ni Diane
Jamais en ces cantons n'ont su me retenir.*

*Or ça, Lyon, veux-tu que je règle ton compte ?
Vraiment du plaisir fou m'as-tu donné le la ?
Non, tu protesterais, trop fort serait le conte,
Et ta prétention ne va pas jusque-là.*

*On te nomme partout la sérieuse ville.
Ton profil est sévère, on ne peut s'y tromper.
Pour toi la fantaisie est oisiveté vile.
Souris, tu rongerais des sous pour t'occuper.*

*De ta Bourse, je sais, plantureuse est la cote,
Et le chiffre vainqueur tapisse ton forum ;
Hélas ! au gai déduit trop maigre est ta cocotte...
Gourmet, je lui préfère ou la pipe ou le rhum.*

*Deux mois je t'arpentais et t'arpentais encore,
Par le soleil rageur, par la pluie et le vent ;
Pendant l'après-midi que l'été brûle et dore,
Au nez de Bellecour j'ai bâillé bien souvent.*

*Maussade, j'écoutais le concert militaire,
Et je filais, le soir... Pardonne, Luigini !
Que de fois, pour changer, exilé, solitaire,
J'ai sucé vos biftecks, ô Fargue, ô Maderni !*

*On dit qu'au Café-Neuf, doux Lyon, toi que j'aime,
Ta vertu se dénoue à l'heure du berger...
Moi qui croyais, naïf, ta volupté suprême
Un bac chez Rosalie, un billard chez Berger !*

*Soyons juste, cinq fois tu remplis un théâtre,
Lorsque de l'art chez toi Sarah gravit le mont.
Hier tu présentais au public idolâtre
La Baux, si bien portante, et le beau Salomon.*

*De la saison d'hiver est tombé le quantième ;
Tes gros dilettanti ne sont pas des crétins ;
Et tu vis, avant l'an un du siècle vingtième,
Inespéré bonheur ! ouvrir les Célestins.*

*Je ne goûterai pas les mangeailles sans nombre,
La noce réservée à tes jours gris et laids ;
Mes yeux ne verront pas la brume jaune, sombre,
Lécher avec amour tes dômes, tes palais.*

*Je n'admèrerai plus la foule qui se rue,
Le canut du dimanche assiégeant les tramways ;
Je ne flânerai plus, rêveur, dans la Grand-rue...
Le glas de mon retour a tinté, je m'en vais.*

*Tout passe en ce bas monde, et la littérature
Me rappelle au sillon, me rappelle au devoir.*

*Tu m'as saturé d'air, ô villégiature !
Le boulevard coquin me réclame. Au revoir !*

*Le Monde lyonnais a faim de ma chronique (1) :
Chroniquer, est garder l'austère loi de Dieu.
A l'honnête province enfin je fais la nique.
Lyon, tu m'as gorgé de délices ; adieu !*

PAUL VIGNET.



PENDANT LES MANŒUVRES

CE n'est pas tout rose d'être lieutenant. Ce n'est pas tout rose de faire les grandes manœuvres. Et c'était cependant un lieutenant qui voyait la vie en rose, que le lieutenant Wilfrid de Beaucarter. D'une ancienne et noble famille strasbourgeoise, il n'avait à peu près que la cape et l'épée, mais il s'en allait toujours chantant, comme le sous-lieutenant de la Dame blanche, avec une épaulette en plus.

C'était dans les montagnes d'Auvergne que notre chasseur svelte et blond chevauchait, et se livrait avec son régiment à des attaques, des ripostes, des feintes, des mouvements tournants, à des manœuvres enfin.

Le soir, on revenait bien las, heureux de trouver sous le toit d'une auberge de village, un feu de sapin flambant et pétillant, une soupe aux choux, des poulets durs et de la galette au fromage.

Le vin était dur aussi, ma foi ! Mais à la petite guerre comme à la petite guerre !

Un certain soir, les rutilantes épaulettes du régiment, les fortes graines d'épinard, interrompirent les devis du menu fretin galonné.

(1) M. Paul Vignet est l'auteur des *Causeries parisiennes* et des *Causeries d'été* qui ont paru fréquemment dans le *Monde lyonnais* sous le pseudonyme de V. d'ANTIN. Le *Monde lyonnais* s'est empressé de s'assurer pour cet hiver la continuation de sa correspondance parisienne.

Le général, un gros bel homme, bien frais, bien conservé, entra, suivi du colonel, un peu moins frais, un peu moins bien conservé, et du lieutenant-colonel qui n'était pas bien conservé, et pas frais du tout.

Aussitôt la jeune troupe se leva, salua, et resta dans un silence respectueux.

« Lieutenant Beaucarter, lieutenant Chainaussac approchez, » dit le général.

Le lieutenant Beaucarter et le lieutenant Chainaussac obéirent.

« Demain, reprit le général, il y a repos. Nous avons signé un armistice, et j'ai l'intention d'en profiter.

— Mon général, vous faites bien, dit Beaucarter.

— Vous faites très bien, mon général, » dit Chainaussac.

Le général cligna de l'œil à l'adresse du colonel et du lieutenant-colonel.

« J'ai l'intention de faire une visite à une ancienne pupille qui demeure par ici. Vous savez, colonel? La fille de ce pauvre commandant de Burgy qui fut tué pendant la guerre. Vous vous rappelez la petite Etienne qui était si diable? Vous souvenez-vous de mes ordonnances qu'elle menait à quatre, à coups de fouet, tout autour du salon de la division? Eh bien! c'est elle. J'avais été obligé de la mettre au couvent pour lui ôter de la tête une idée fixe... Elle voulait se préparer pour Saint-Cyr... Diable de petite Etienne, va! »

Un rire respectueux, à peine indiqué, circula parmi le menu fretin galonné.

« Hum! reprit le général, ma femme n'entendit point de cette oreille-là, et fourra la petite en pension. Puis une tante d'Auvergne la réclama, et lui fit épouser, à seize ans, le comte de Vambelle, très bon gentilhomme, très riche, mais avancé en âge, avancé en âge....

« Vous savez ce qui arrive en ce cas, fréquemment, très fréquemment? Un chaud et froid, une goutte remontée et ça ne se remonte plus; n-i, ni, c'est fini. Madame de Vambelle est veuve depuis deux ans. Ah! ce doit être une jolie veuve, n'est-ce pas, colonel? » Et, baissant la voix: « Eh bien, ma femme m'a dit: « Ric... » je m'appelle Emeric, elle m'appelle Ric, dans l'intimité... »

Le général cligna de l'œil au colonel et au lieutenant-colonel.

« Ric, vous irez dans le voisinage de Vambelle, à l'époque des grandes manœuvres. Allez donc voir Etienne. Je sais qu'elle nous en veut; mais enfin tout passe, même le ressentiment. Je n'en ai plus de nouvelles, et cela me fait de la peine. Tenez, je parie qu'elle va vous sauter au cou. Elle était comme cela, capricieuse, mais pas méchante, le cœur sur la main. Je suis sûre qu'elle n'ose pas commencer. Commencez, vous, Ric. Allez la surprendre à Vam-

belle. Embrassez-la, grondez-la, et puis... Menez donc avec vous le colonel qu'elle a si souvent tiré par les cheveux.

— Ça c'est vrai, dit le colonel, elle me tirait par les cheveux en jouant à la ménagerie; je faisais l'ours.

— Et puis, menez-lui donc... qui vous voudrez, général. »

Nouveau clignement du général qui répète à haute voix:

« Beaucarter, Chainaussac! puisque je peux emmener qui je veux, je vous emmène. Cela forme les jeunes gens. Vous verrez un beau château.... Superbe architecture. On m'a dit que la petite comtesse avait un équipage de chiens vendéens très remarquable, des écuries magnifiques et des chevaux pur sang. Cela forme les jeunes gens.... Tenez-vous prêts demain pour midi. Vous m'entendez, Chainaussac? Vous m'entendez, Beaucarter?

— Oui, mon général, dit Chainaussac.

— Oui, mon général, » dit Beaucarter.

Lorsque les autorités du régiment eurent disparu, de tous les coins de la salle d'auberge mille commentaires partirent comme des fusées.

« Ah! je te le disais, Chainaussac, le général te veut du bien.

— Et la générale, Beaucarter, elle te protège, veinard!

— La générale aura dit: « Emmenez Beaucarter. » Et le général se sera dit: « J'emmènerai aussi Chainaussac. » Des goûts et des couleurs....

— Ah ça, messieurs, fit gaiement Beaucarter, à vous entendre, on croirait que ce n'est pas uniquement pour l'architecture que nous sommes commandés demain pour midi.

— Mais non, s'écria un lieutenant très petit, et très jaloux au fond, ce n'est pas pour l'architecture! La générale a tracé son plan. Il y a beaucoup de célibataires dans le régiment, et c'est une enragée marieuse que la générale; vous verrez que j'y passerai à mon tour....

— En attendant, soyez irrésistibles et soutenez l'honneur du régiment. »

Wilfrid de Beaucarter assura, riant toujours, que la recommandation était inutile, et qu'il était certain d'être bête comme une cruche. Au reste, tant mieux! Il n'avait presque rien; deux mille francs de rente et sa solde. Mais il était jeune, bien portant et joyeux. Il aimait son métier et ne désirait pas du tout se marier encore.

Chainaussac, le type du Gascon, figure hardie et fine, se campa le poing sur la hanche, et son geste en disait plus que bien des paroles.

Le lendemain, nos deux lieutenants, brillants, astiqués, dignes en un mot de représenter la jeunesse dorée du régiment, partaient à cheval, escortant la voiture du général.

Je ne décrirai pas le paysage, cela ferait longueur. Vambelle, situé dans un verdoyant vallon festonné de montagnes, était en effet un beau château mélangé de XV^e, XVI^e et XVII^e, ainsi que l'expliqua le colonel, archéologue à ses heures.

On s'arrêta dans la cour d'honneur.

Des valets bien stylés vinrent tenir les chevaux, sans témoigner un rustique étonnement.

Une forme charmante de châtelaine se dessina sur le perron.

« Ah ! mon tuteur ! mon cher tuteur ! dit une voix non moins charmante ; quelle surprise délicieuse ! »

L'apparition blanche et aérienne se suspendit comme un flocon de neige au cou du général. Mais son étreinte fut chaude quand même, car le sang monta à la tête du général.

« Ma chère Etienne, dit-il, merci de ce chaleureux accueil. Voici deux vieux amis que tu reconnais, et puis que je te présente deux échantillons de leur régiment.

« Le Comte Wilfrid de Beaucarter.

« Le marquis Palamède de Chainaussac.

— Messieurs, vous êtes les bienvenus, » murmura gracieusement Etienne.

Le général enchanté bavardait à qui mieux mieux, rappelant à la jeune veuve ses escapades militaires, les souvenirs de son enfance belliqueuse. Chainaussac et Beaucarter emboîtaient le pas, ouvrant de grands yeux devant les magnificences qu'ils découvraient à chaque instant.

Etienne était également aimable, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Mais une fleur tomba de son corsage, comme elle se dressait, la mignonne, pour ouvrir la lourde porte du donjon.

Chainaussac s'élança, Beaucarter fut plus rapide.

« A moi la fleur, Madame, dit-il ; à lui le bouton... »

Etienne remercia sans rougir, en jolie femme nullement coquette, mais habituée aux hommages.

Elle était tout en train, tout enfant, il fallait tout lui raconter.

La vie du régiment, les manœuvres, les incidents, et la popote à l'auberge.

Lorsqu'elle se fut éloignée dans le parc avec le général, qui venait de se remémorer une lettre de la générale qu'il avait pour elle, Chainaussac se rapprocha de Beaucarter. Il était pâle, il avait les dents serrées.

« Vous vous adjugez facilement la part du lion, dit-il à Beaucarter. Apprenez que je ne suis pas un cadet de Gascogne, si vous êtes un cadet d'Alsace, et je pourrais plus justement que vous aspirer... »

— Je n'aspire à rien du tout, fit Beaucarter en haussant les épaules ; mais, monsieur de Gascogne, je n'aime pas à ce qu'on m'échauffe mes oreilles d'Alsace.

— A demain alors ? dit Chainaussac.

— A demain, après-demain, comme vous voudrez, dit Beaucarter. »

Il sembla dès lors, qu'un nuage s'était répandu sur chaque chose.

Le général, revenu avec Etienne, paraissait sombre lui aussi.

« Allons, dit-il, il nous faut remercier Madame ; c'est temps de repartir.

— Déjà ! dit Etienne. Vous n'avez pas vu les chiens ; les voici là-bas, ils reviennent. »

Des sons lointains de cor appuyèrent ses paroles.

« Non, non, reprit le général ; demain la campagne recommence, il faut partir. »

Il était devenu d'un pressé le général !

« Quoi ? pas même un lunch. » Elle avait fait préparer un lunch.

« Pas même un lunch. »

Leur départ ressembla à une déroute.

« Mon général ; lui dit Chainaussac sans autre préambule, en l'abordant au débotté, veuillez autoriser une rencontre entre Beaucarter et moi.

— Une rencontre ! Etes-vous fou ? Avec votre meilleur camarade ?...

— Mon général, on n'est plus ami quand on est rival.

— Rival ?... ah oui ! Etienne, Madame de Vambelle... Ah ! mon pauvre ami !... »

Et le général, oubliant son humeur noire, éclata de rire.

« Cette petite a toujours le diable au corps !... Oui vraiment, il lui aurait fallu la discipline militaire... Mais il est trop tard ; elle est remariée depuis huit jours au neveu de son mari. C'est lui qui revenait avec les chiens... Et vous pensez si je les ai rompus, les chiens... Ah ! la générale ne sera pas contente.

« Beaucarter !

« Chainaussac !

— Mon général ?...

— Par file à droite, arche ! donnez-vous la main, cela remplacera celle d'Etienne.

— Avec plaisir, mon général !

— Avec joie, mon général ! »

A. DE CHANROND.





LA FEMME DANS L'ART

LECTURE

*Elle est assise en son large fauteuil de moire.
Entre ses minces doigts rose-neige, étoilés
De brillants, s'ouvre un liore, aux feuillettes constellés
De bijoux qu'ont taillés les Elzéirs. L'histoire*

*Qu'elle lit appartient au brûlant répertoire
De Musset, le plus grand des saints échevelés :
C'est Rolla, cet écrin de beaux vers affolés.
La lampe verse un cône argenté sur l'armoire*

*A glace, où se reflète un corps voluptueux.
On y voit palpiter, dans un mol équipage
De dentelles, deux seins tièdement onctueux.*

*Le volume toujours montre la même page ;
Car la rêveuse enfant, sans s'en apercevoir,
Jusqu'à présent n'a fait que lire en son miroir.*

ELZÉARD ROUGIER.



LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

Encore M^{lle} SARAH BERNHARDT. — Nouvelles dramatiques.

Paris, 19 octobre 1881.

AUJOURD'HUI je justifie mal mon titre ; je n'ai à rendre compte d'aucune première. MM. les directeurs n'ont rien offert de nouveau aux malheureux courriéristes dramatiques. Par exemple, la semaine prochaine il en ira autrement, et, si on tient toutes les paroles données, nous aurons cinq ou six nouvelles pièces. Je le déplore, mais on ne m'a pas consulté. Je me résigne, et ne puis que vous engager à en faire autant.

Aussi bien profiterai-je de ce loisir pour vous toucher un mot d'un livre qui, en tout temps, aurait été digne de votre attention,

mais qui mérite d'autant plus de vous être signalé, que vous êtes encore sous l'impression des bravos recueillis par M^{lle} Sarah Bernhardt sur la scène du Théâtre-Bellecour. M^{lle} Colombier, dont je vous parlais dernièrement à propos de *Léa*, de M. Jean Malus, accompagnait l'éminente tragédienne dans son voyage en Amérique. Elle vient de publier ses impressions écrites avec beaucoup d'humour et d'originalité. J'ai lu ce livre, qu'on pourrait presque appeler un nouveau « roman comique », et j'y ai constaté avec plaisir que mes appréciations sur les tournées artistiques de M^{lle} Sarah Bernhardt n'étaient pas dénuées de fondement.

Oui, l'ex-sociétaire du Théâtre-Français a remporté de l'autre côté de l'Atlantique de grands succès. Oui, on se disputait les places aussitôt que les représentations étaient annoncées ; mais ces hommes, dont le génie est si différent du nôtre, et dont bien peu ont une connaissance approfondie de notre langue, allaient plutôt voir M^{lle} Sarah Bernhardt, c'est elle qui le dit, comme une « bête curieuse ».

Ce qu'il y a peut-être de plus amusant dans cette relation, c'est la peinture que nous fait l'auteur de l'indignation excitée chez certains prédicateurs américains par la vie privée de M^{lle} Sarah Bernhardt. Il paraît que la chose a dépassé les bornes de l'in vraisemblable, et que ceux qui ont été entendre la troupe française se sont vus accablés de reproches et de malédictions. Moi qui croyais que l'intolérance et la fanatisme étaient des produits essentiellement français ! Je vois avec plaisir qu'il faut en rabattre.

M^{lle} Marie Colombier n'est pas revenue très satisfaite de son voyage. Pour qui sait lire entre les lignes, il est facile de comprendre qu'elle ne laisse échapper aucune occasion de mettre en relief les incidents piquants ou frisant légèrement le ridicule. Cela est dit gentiment et sans avoir l'air d'y toucher, mais le trait n'en porte pas moins. La conclusion est que M^{lle} Sarah Bernhardt a été chercher bien loin, au prix de mille fatigues, de réclames souvent grotesques et aussi de déceptions pécuniaires, des applaudissements que Paris ne lui marchandait pas, et qu'il ne tient qu'à elle de retrouver.

La Comédie Française a repris le *Monde où l'on s'ennuie* que le public lyonnais a pu apprécier dernièrement. Cette pièce avait été interrompue par le départ en vacances de plusieurs de ses interprètes. Tout le monde aujourd'hui est rentré au bercail, et, sauf pour le rôle de Bellac, que Got a définitivement cédé à Prud'hon, la distribution première est rétablie. En attendant les *Rantzen*, la nouvelle pièce de MM. Erckmann-Chatrian, sur laquelle on compte beaucoup, le Théâtre-Français annonce une reprise de la *Princesse de Bagdad*, avec M^{lle} Croizette. Je n'avais pas l'honneur d'écrire au *Monde lyonnais*, quand la première en fut donnée, et je vous demanderai la permission de vous en dire un mot.

Le théâtre du Château-d'Eau fait de magnifiques recettes avec *Malheur aux pauvres !* cependant il ne s'endort pas sur ses lauriers, et met à l'étude un drame que M. Maurice Drack a tiré de la *San-Felice* le roman d'Alexandre Dumas.

Au Gymnase, on prépare avec grand soin, mais dans le plus profond mystère, les *Premières armes de Richelieu*. M^{lle} Granier doit y reprendre le rôle de Déjazet. J'étais bien jeune quand j'y ai vu l'inimitable comédienne, alors bien vieille. Elle m'a frappé cependant par la finesse et le pétillant de son jeu, par les restes d'une voix qu'elle conduisait avec un art sans égal. M^{lle} Jeanne Granier nous a prouvé dans le *Petit Duc* qu'elle portait le travesti avec autant de grâce que d'élégance ; elle chante bien, elle plaît aux connaisseurs et au gros public. Tout permet de lui prédire un grand succès.

CARLOS.



JOURNÉE D'OCTOBRE

— POÈME EN PROSE —

LOURDE, grise, brumeuse, cette journée d'octobre est pleine d'une mélancolie accablante. Troué par endroits d'éclaircies livides, le ciel couvre de son ombre funèbre les paysages silencieux.

Au loin, dans les arbres rachitiques des jardinets, pas un souffle de vent ! Roussies par l'automne, les feuilles ne palpitent point ; et, comme elles, mes pensées mêmes demeurent dans l'immobilité. Quand avril souriait, ô mes pensées, vous preniez allègrement votre essor ; vous vous en alliez vers le bleu du ciel, parsemé de nuages diaphanes, et les papillons d'azur étaient moins joyeux que vous. Maintenant vous repliez vos ailes meurtries, et vous attendez que le souffle des saisons réparatrices vous invite à des promenades nouvelles.

Cependant, ô mes pensées, vous sortez encore quelquefois de votre repos ; mais c'est pour parcourir les royaumes de l'ennui, ce despote farouche, dont le poing formidable s'abat sur notre cerveau infortuné. Vous traversez d'arides plaines, peuplées de fantômes gémissants, et vous explorez, jusqu'à leurs plus extrêmes limites, les régions sinistres du spleen, si noires et si désertes, que les campagnes boréales, couvertes de glaces immuables, sont auprès d'elles de vrais paradis !

En ces terribles après-dînées d'octobre, les poètes ne font plus la chasse aux rimes fantasques ; et, s'ils prennent encore la plume, c'est pour te décrire, ô vaste horizon nuageux, dans un sonnet morbidement étrange où sanglottent les désespoirs de leur âme.....

Bien souvent aussi, afin de se consoler, ils t'invoquent, ô déesse puissante, âme des vins pourprés ! Ils boivent la rouge liqueur, mûrie par les fauves soleils sur les pentes fertiles des coteaux ; puis, abîmés

dans une ivresse profonde, ils rêvent d'Edens charmants, de femmes aux seins nus !

Pour moi, à cette heure fatale, à cette heure de stérilité complète, je songe à tes grands yeux magnétiques, ô blonde amoureuse, à tes yeux vastes comme les mers, insondables comme le ciel.

LOUIS LE CARDONNEL.



ON NOUS VOIT !

NE ne pouvais croire à mon bonheur. La serrer dans mes bras, la presser sur mon cœur, cette enfant superbe et sauvage dont tous les hommes convoitaient vainement l'amour ! Poser sur son front mes lèvres en feu ! Et cela, sans intrigues, sans les longs entretiens qui précèdent aveux et baisers. Elle se donnait à moi tout d'un coup, la première fois que je la rencontrais, seule, sur la plage, derrière les rochers. L'avais-je inconsciemment fascinée, ou bien avait-elle cru reconnaître un ancien ami ? L'avais-je par hasard trouvée dans un de ces moments où l'âme ressent un impérieux besoin d'épanchement ? Peu m'importait, du reste : elle était à moi ; et, avec une suprême félicité, j'étais tout à elle.

Soudain elle poussa un cri. Était-ce l'excès du bonheur, la joie de se voir si follement, si tendrement aimée ? Je posai, pour étouffer ce cri, mes lèvres sur ses lèvres. Mais, effrayée, tremblante, elle se rejeta en arrière, puis, les yeux effarés, elle dit, se cachant contre moi :

« On nous voit ! »

Et du doigt elle me montra sur la grève un groupe de gens qui regardaient de notre côté, et elle murmura encore :

« On nous voit ! »

Puis, profitant d'un moment où les yeux des gêneurs se tournaient vers un autre point, elle me quitta subitement, me serra la main en disant :

« Adieu! »

Et, depuis, je ne l'ai pas revue.

« On nous voit! »

Oh! les vilains mots qui mettent fin tout à coup aux plus tendres aveux, aux plus doux baisers.

« On nous voit! »

Vite, il faut se quitter, se séparer. Les amoureux, comme les criminels, doivent se cacher dans les repaires les plus secrets, dans les bois les plus déserts, pour se conter leur amour, comme si c'était un crime affreux que d'aimer.

« On nous voit! »

C'est si bon, jeunes gens et jeunes filles, lorsque vous êtes rassemblés, de regarder d'un œil moqueur deux amants qui, ne songeant qu'à leur amour, ont oublié le monde entier.

C'est si bon de venir épouvanter deux oiseaux si farouches! Amer désespoir, jalousie cruelle, qui vous poussent à railler ceux qui sentent encore quelque chose battre dans leur poitrine?

Aujourd'hui, la mode est au scepticisme, à la négation de l'amour. Parce qu'on n'aime plus, on voudrait abolir l'amour; comme on voudrait abolir l'esprit, parce que les gens spirituels sont devenus très rares.

Ni amour, ni esprit! Pour les combattre, l'épigramme. Ceux qui écrivent, les poètes, les littérateurs, on les appelle *bobèmes*. Ceux qui aiment, on les nomme *hystériques*. On les raille, cruellement parfois. On raille leurs sourires, leurs aveux, leurs baisers. Alors, ils deviennent craintifs et sauvages, comme le chevreuil de nos forêts; ils ont peur de l'homme, car, en les voyant, l'un d'eux s'écrierait :

« On nous voit! »

Mots terribles qui ont suffi plus d'une fois à briser le plus pur comme le plus passionné des amours!

— PAUL MARTINET.



LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POURQUOI

MON DIEU, comme on voit bien que nous sommes entrés dans la voie des réformes et des sages économies! Plus de prodigalités; plus de ces folles dépenses qui font la ruine d'un peuple.... Notre vaillante administration nous en donne chaque jour un nouvel exemple. Si nous autres habitants des villes, nous sommes encore sous le joug de cette infâme cor-

ruption, nos ruraux d'alentour savent au moins nous donner l'exemple. Voyez plutôt ce qui se passe dans le coquet village de Montchat.

Sur la nouvelle ligne des tramways, tout près de la place, on a voulu rappeler à tous le nom du bienfaiteur du pays, celui de Richard-Vitton. Que faire de mieux, si ce n'est de graver ce nom sur une des plaques indicatrices du plus beau cours de l'endroit? Mais ce nom était bien long, la plaque était bien courte..... Faut-il faire un nouveau modèle? Non, messieurs, point de folles dépenses et écrivons *Cours RICHAD-VITTON*. C'est ce qu'on appelle faire des économies sans en avoir l'air.

LE BONHOMME POURQUOI.



LES CAILLOUX DE MA PETITE FILLEULE

*J'étais avec Aline, un jour, dans cet Eden
Qu'en son petit langage elle appelle un yadin.
Nous jouions à celui qui courrait le plus vite,
Du grand parrain ou de filleule la petite.
Je ne sais trop comment la chose se faisait,
L'enfant aux pieds mignons toujours me dépassait.
Alors, c'étaient des cris, des rires, des gambades;
Alors c'étaient surtout de bonnes embrassades;
Puis, pour me consoler, je pense, en mon malheur,
Aline, chaque fois, me donnait une fleur.
Hélas! Elle eut bientôt dépouillé le parterre.
Le grand parrain restait si souvent en arrière!
Alors Trotte-menu, la coureuse aux yeux doux,
Ne trouvant plus de fleurs, ramassa des cailloux.
Elle-même les mit dans ma poche entr'ouverte,
Avec du sable jaune et des brins d'herbe verte.
C'était le complément d'une insigne faveur,
Qui d'abord me toucha jusques au fond du cœur;
Puis, je n'y songeai plus, je m'en fais le reproche...
Le soir, en me couchant, quand je vidai ma poche,
Comme fait un bourgeois, grand-père ou vieux garçon,
Qui n'aime à rien laisser traîner dans sa maison,
Je vis autour de moi tomber une avalanche,
Une pluie odorante, à la fois rose et blanche,
Des fleurs de toute sorte, aux brillantes couleurs...
Tous mes petits cailloux étaient devenus fleurs.*

*Je ne demeurai pas surpris à ce spectacle :
Un baiser de la mère avait fait le miracle!*

ROUSTOLBIQUE.





LETTERES DE MON CHALET

— CINQUIÈME LETTRE —

IL Y A longtemps que l'attention des lettrés aurait dû se porter sur l'Italie. Depuis la formation, un peu hâtive, de son unité, et les guerres honorables de son indépendance, un grand mouvement littéraire a suivi le mouvement politique qui a jeté toute la Péninsule dans les bras de la monarchie de Savoie. Par un phénomène, dont toutes les époques et tous les peuples nous donnent l'exemple, l'élan national a survécu aux luttes armées, pour se continuer dans toutes les branches du savoir humain, et il semble qu'une littérature et un art nouveau aient pris naissance au milieu du tumulte des champs de bataille. Chaque ville importante est devenue un foyer d'activité intellectuelle et féconde, puisque c'est incontestablement aux efforts des artistes et des écrivains que sera due la consolidation de cette unité, encore chancelante, bientôt étroite. Nous avons, en France, plus d'une raison pour suivre de près les progrès de cette floraison politico-littéraire. Même à titre de simple *document humain*, cet épanouissement mériterait nos études, et plus d'une fois je vous demanderai la permission de revenir sur ce sujet si plein d'actualité.

Au nombre des lettrés qui habitent Naples, il faut compter parmi les premiers M. Enrico Cardona, avantageusement connu par son profond traité *Del vero in Pittura* et par une étude très fine sur l'ancienne littérature catalane. Cet écrivain, qui a abordé tous les genres, vient de publier un opuscule (1), où il étudie scientifiquement la révolution musicale dont M. Wagner se prétend le coryphée. Je me hâte de dire que M. Cardona est un admirateur du Hiérophante de Bayreuth, et que le *Lohengrin* lui paraît le type achevé de l'opéra de l'avenir! « En criant : vive Wagner, dit-il, nous montrerons que nous savons penser, que nous savons connaître : or penser et connaître sont, au fond, les principaux attributs de l'être humain, les facultés qui

nous distinguent au plus haut degré des autres créatures. En criant : vive Wagner ! nous crions : vive l'Idée ! et nous glorifions la pensée, l'intelligence, et nous-mêmes ! »

On voit que l'admiration de M. Enrico Cardona prend aussitôt une couleur philosophique. C'est en effet en philosophe qu'il apprécie Richard Wagner ; c'est la conception philosophique qu'il cherche dans *Lohengrin*. « Il a reproduit en musique le *perpétuel devenir* qu'Hégel a démontré en psychologie..... Or, le devenir est à la fois un principe d'identité et de variété... L'art pour Wagner est comme pour Hégel une synthèse d'idéal et de réel. De là, le réalisme de Wagner, de là son idéalisme, puisque, pour lui, comme pour Hégel, le réel est l'idéal, est réciproquement. La vie, telle qu'elle est à tous ses degrés, est reproduite par l'imagination de l'artiste. Voilà la conception de l'art suivant Richard Wagner ; ce fut aussi celle des Grecs, les plus grands maîtres en matière d'art qu'on retrouve dans l'histoire de la civilisation. »

Ainsi, aux yeux de M. Cardona, le wagnérisme n'est que le réalisme appliqué à la musique. Cette affirmation n'est pas neuve, mais l'auteur a fait preuve d'un sens critique très délicat en rattachant directement le réalisme à la théorie Hégélienne. Le fameux système des *Identiques contraires*, appliqué à l'esthétique, donne en effet pour résultante directe le réalisme le plus grossier. Et la démonstration de M. Cardona me semble la condamnation la plus nette de ce qu'on appelle en littérature le naturalisme, équivalence du wagnérisme en musique.

Pratiquement, le compositeur allemand a, d'ailleurs, vu avorter sa théorie. La mise en œuvre de son principe est clairement exposée par M. Cardona : « Le drame musical, pour Wagner, est un tout composé de parties organiquement reliées entr'elles, traduit sur la scène, soit par divers personnages, soit par des chœurs. Ces derniers ont l'importance, non pas de simples masses chantantes, mais d'un ensemble d'individus, dont chacun a sa figure et son caractère. Il vient, parle, d'une façon distincte et particulière. Pour Wagner, le drame musical est comme le drame sans musique. Dans l'un, il faut que tout concoure à la marche logique de l'action, et qu'en fin de compte la variété s'harmonise avec l'unité ; dans l'autre, Wagner admet les mêmes règles. »

Ainsi la découverte de Wagner se réduit à bien peu de chose. Il supprime les *cavatines*, les *finales* et les *récitatifs* de l'ancienne école italienne, introduit une mélodie continue, et brise le développement de ses mélodies, sous prétexte de suivre pas à pas les mille mouvements de la passion. De ces réformes, les unes s'imposaient, les autres sont puériles. Sa tentative de serrer mot pour mot le libretto de l'œuvre est des plus malheureuses. C'est confondre la

(1) *Wagner e il Lohengrin*, per ENRICO CARDONA. Napoli, Nuova tipografia del Commercio.

littérature et la musique. C'est méconnaître que l'impression générale est pour la musique le seul moyen d'arriver à l'âme. C'est croire que la langue musicale est identique au verbe écrit ou parlé.

Quand Steibelt composait son rondo pastoral, il y mettait la pluie, le tonnerre et les éclairs. Paganini faisait miauler les chats sur son violon. L'idée de Richard Wagner n'est pas plus sérieuse que ces fantaisies n'étaient artistiques.

Dans une page très originale, M. Cardona explique pourquoi la musique du *Lohengrin* est bourrée de dissonances. « Entrez dans une cour de collège, au moment de la récréation, pendant que les élèves parlent, crient, gesticulent. Dites-moi si vous n'entendez pas une quantité de sons divers, un vrai brouhaha, qui cependant a une certaine unité de forme dans la variété dont il se compose. Telle est la dissonance. La dissonance est la simultanéité des sons qui se heurtent, se font entendre distinctement, et pourtant, par leur nature même, se fondent en une tonalité unique. La musique de Wagner qui s'imprègne de réel, qui dialise la vie, ne pouvait pas négliger les dissonances... Les masses vocales du *Lohengrin*, les chœurs, qui conservent son caractère à chacun de leurs membres, s'affirment rationnellement par les dissonances, quand le sujet le demande. »

Je ne veux pas suivre l'auteur dans son analyse minutieuse du *Lohengrin*, même après les travaux de Schuré, de Liszt, de Grand-Mougin et de M^{me} Mignaty, l'opuscule de M. Cardona s'impose à la lecture, par une conviction absolue, une grande connaissance du sujet et une érudition assez littéraire pour ne pas être pesante. Je ne puis pas partager toutes les opinions de ce petit livre ; et je trouve que les indignations maladroites qui ont accueilli la tentative de Wagner ont aujourd'hui leur contre-partie malheureuse dans l'enthousiasme des adeptes du maître allemand ; mais ce que je ne puis m'empêcher de signaler, c'est la langue élégante, nerveuse, sans *concelli*, sans hyperboles, analogue à la langue française pour sa clarté et sa simplicité. A elle seule, cette qualité dominante suffit pour donner à M. Cardona son caractère et sa valeur.

ALPHONSE D'ASQ.



REVUE DES THÉÂTRES

PARTIE MUSICALE

L'OPÉRA-COMIQUE n'a plus les sympathies du public, et le directeur d'une scène aussi importante que celle de Lyon doit avoir ses moments de tristesse et quelque vague à l'âme, quand il songe qu'il est forcé d'avoir quand même une troupe, qui lui coûte cher, pour jouer un genre qui fait le vide dans sa salle, et tapisse de toiles d'araignées la caisse de l'administration.

Aussi n'est-il pas extraordinairement étonnant qu'un directeur, aussi intelligent que celui que nous avons le bonheur de posséder cette année, ait donné tous ses soins à la troupe du grand-opéra, et qu'il ait fait le nécessaire tout juste pour l'opéra comique, en se privant du superflu.

Nous avons eu trois représentations données par la troupe dite d'opéra comique, et encore une des trois seule peut-elle passer à bon droit pour de l'opéra comique. *Faust*, interprété par la troupe comique, est un grand opéra, tout au moins un drame lyrique. Nous n'avons donc, à l'actif de la troupe, que le *Songe d'une nuit d'été*, la *Fille du régiment* et *Maître Pathelin*.

Le chef d'emploi, le héros, le protagoniste de la troupe, est M. Engel, premier ténor. C'est sans contredit le meilleur de tous.

Jeune, d'une physionomie intéressante, mais peu expressive, de stature trop petite, M. Engel a été mieux partagé sous le rapport moral. La voix n'a pas l'éclat, le brillant, le mordant ordinaire du ténor léger, mais la trame en est solide, homogène dans toutes ses parties. L'artiste passe avec facilité d'un registre à l'autre, il phrase avec sentiment, connaît toutes les ressources du métier, et remplit avec talent et conscience son rôle d'un bout à l'autre de la partition. On pourrait lui reprocher un peu de froideur, qui provient de la grande correction de son jeu, toujours uniforme. Mais on ne saurait tout exiger ; et, avec un ténor de ce mérite, vu la rareté aujourd'hui de ce phénix, il faut s'en contenter, si nous le comparons surtout à ceux des années précédentes, qui, soit sous le rapport physique, soit sous le rapport moral, ne nous avaient pas absolument enthousiasmés.

Avec une chanteuse étoile, une grande artiste, ou même une chanteuse ayant quelque crédit sur la foule, on pouvait espérer encore faire des lendemains à l'opéra. Je crains qu'on n'ait pas rencontré juste.

M^{lle} Marie Fincken est une jeune personne, d'un physique agréable, sans avoir rien d'extraordinaire, mais d'une inexpérience consommée. C'en est pas une inconnue pour moi, car elle a passé ces dernières années au Conservatoire de Paris, où elle a eu successivement les accessits et les prix jusqu'à la saison actuelle, où elle a décroché la timbale *ex aquo* avec M^{lle} Merguillier. C'est dire qu'elle a pris une quantité raisonnable de leçons de chant, et qu'elle nous arrive, couronnée de lauriers, mais encore novice dans l'art d'interpréter, sinon dans l'art de chanter.

C'est une lourde tâche pour d'aussi jeunes épaules, et nous craignons fort que ses moyens soient au-dessous de sa bonne volonté.

La voix se formera peu à peu, et acquerra sans doute en volume, en puissance, en force et en douceur. Le médium est perceptible, les cordes basses, absentes, les notes au-dessus de la portée ont seules quelque éclat. Quant à la comédienne, elle est encore en germe, et la bonne volonté ne remplace ni le talent, ni l'autorité.

Nous formerons donc une chanteuse et une comédienne, et, quand elle aura la valeur que les années seules donnent aux artistes, elle s'en ira sur d'autres scènes. Je ne crois pas que ce soit pour élever des jeunes filles à la brochette, que soit instituée la scène de Lyon; mais le public l'a voulu ainsi, et il n'y a pas à s'en dédire.

Assurément, M^{lle} Fincken devait être reçue pour chanter en double, avec une chanteuse déjà sûre d'elle-même et au courant du répertoire.

Mais la direction, désireuse de s'épargner l'ennui des recherches et la dépense d'une autre prima donna, a fait donner le ban et l'arrière-ban de tous les Romains qu'elle a pu rencontrer sur le pavé de la ville, et c'est au milieu des sifflets, qu'elle a fait recevoir sa chanteuse légère. Or M^{lle} Fincken ne méritait ni les rappels et les applaudissements exagérés que des amis maladroits et une claque commandée lui ont prodigués, ni les sifflets qui s'adressaient plus haut que cette jeune fille, et qui allaient à leur adresse par dessus sa tête. La direction fera bien de veiller, si elle veut éviter le retour d'un pareil désordre; et mieux vaut laisser le vrai public faire acte de justice que de vouloir lui forcer la main par des moyens détournés et en somme peu avouables.

Avec les deux chefs d'emploi dont nous venons de parler, il y a le second ténor, M. Barbe dont nous avons dit un mot dans notre dernière causerie, et qui a grand besoin de travailler, s'il veut conserver la faveur du public. Il ne faudrait pas beaucoup de représentations comme celle de la *Juive* et de la *Fille du Régiment*, pour la lui faire perdre. La dugazon, M^{lle} Anna Riveri, est une très jolie personne, que nous avons encore peu entendue. Assez médiocre dans les *Huguenots*, elle a été charmante dans Siebel et tout à fait à sa place dans le *Songe d'une nuit d'été*. Son acceptation me paraît probable, mais la maladie la tient momentanément, il faut l'espérer, éloignée de la scène. La basse d'opéra-comique n'a pas encore débuté. Le baryton, M. Marris, n'a paru que dans *Maître Patbelin*, et il a fait une bonne impression sur le public. Le trial aimé des Lyonnais est M. Nerval. Il m'a paru plus fin, plus comique, plus consciencieux que l'année dernière. Le laruette est excellent, c'est M. Dubouchet, dont la tête n'a qu'à se montrer pour faire partir la salle d'un éclat de rire communicatif. Quelques artistes de second rang tiennent fort bien leur place, et, à leur tête, les indispensables Sernin et Baron, dont la modestie égale le mérite, et que l'on met à toutes sauces.

On le voit, avec un chanteur de grand mérite, l'opéra-comique était encore possible, et l'on évitait de faire de notre Grand-Théâtre, un Sahara, les lendemains d'opéra.

C'est affaire à la direction, qui est assez intelligente pour savoir ce qu'il lui convient de faire. Il est juste aussi d'avouer à sa décharge qu'elle avait engagé M^{lle} Merguillier, que M. Carvalho lui a soufflée, en vertu de son droit d'option. Ce n'est pas avoir de la chance, M^{lle} Chevrier ayant déjà refusé de tenir son engagement, à cause des brouillards du Rhône.

Où irions-nous, si pareille excuse était admise? Tout le monde ne peut pas habiter à Nice ou sur la rivièrre de Gènes. Il y a bien déjà quelques années que nous avons des chanteuses à Lyon, et aussi des brouillards.

Le directeur, du moins, gagnera son procès devant le tribunal, mais cela ne lui donnera pas la chanteuse qui lui manque, et nous craignons fort qu'il ne le perde devant le public.

OCTAVE D'HAULT-RÉMY.



PARTIE DRAMATIQUE

THÉÂTRE DES CÉLESTINS : Soirée de réouverture. — THÉÂTRE BELLECOUR : *Les Mystères de Paris*, drame en 5 parties et 10 tableaux, par MM. Dinaux et Eugène Sue.



Nous avons maintenant trois théâtres, ni plus ni moins que si nous habitions une grande ville de province; et les gens qui veulent passer la soirée hors de chez eux ne seront plus obligés de voir dix fois de suite le même spectacle, ou d'aller se faire enfumer dans les antres du Casino ou de la Scala.

Le théâtre des Célestins a fait mardi dernier, 18 octobre, sa réouverture si impatiemment attendue.

Le spectacle, c'était plutôt la salle refaite, le nouveau plafond peint par M. Dômer, le foyer tout battant neuf, que le *Lutbier de Crémone*, *Un Voyage d'agrément* et quelques monologues récités par les *leaders* de la troupe.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de donner un souvenir amical à ceux des artistes des Célestins d'avant l'incendie qui nous reviennent pour cet hiver, et de souhaiter la bienvenue aux nouveaux engagés.

Le Théâtre-Bellecour est décidément voué aux dieux... je veux dire, aux drames infernaux. Aux crimes de la *Reine Margot* ont succédé les infamies du *Prêtre*, effacées aujourd'hui par les horreurs des *Mystères de Paris*. En vérité, les acteurs de la Porte Saint-Martin doivent devenir farouches, à respirer cette atmosphère d'atrocités, et je me figure que le souvenir des abominables machinations, auxquelles ils sont mêlés tous les soirs, doit empoisonner leurs repas et troubler leur sommeil.

Vous raconterai-je les *Mystères de Paris*? non, n'est-ce pas, bien que ce drame, par son ancienneté même, doive être nouveau, au moins pour un certain nombre d'entre mes lecteurs. Mais je ne vous le raconterai pas : d'abord parce que ce serait très long, et que j'aurais peur de vous ennuyer, ensuite parce que cela me serait impossible, n'ayant entendu la pièce qu'une seule fois, et n'étant pas bien sûr, malgré mes efforts, d'avoir tout compris.

Je me contenterai donc de vous dire qu'il y a dix tableaux, et que chacun contient au moins un crime, dont le moindre est

La trahison, le viol s'y jouent au milieu des intrigues les plus diaboliques. Le dénouement est assombri par l'horreur du châtiement infligé au principal coupable, châtiement terrible, renouvelé d'Œdipe, dont le docte Jean de Moustelon nous racontait dernièrement, dans la *Revue lyonnaise*, la lamentable histoire.

Ce dénouement est-il bien moral? et est-il permis, même en face des plus déterminés scélérats, de se faire justice à soi-même? C'est une question que je laisse à de plus habiles que moi; comme aussi la nécessité de conserver pour ces grandes machines, qu'on appelle des drames populaires, le nombre fatidique de cinq, dans la division des parties. «Drame en cinq parties et dix tableaux,» dit l'affiche. Pourquoi pas dix parties, ou dix tableaux, tout court? et quelle différence y a-t-il entre une partie et un tableau? On sait bien que nous ne tenons pas, mon Dieu! à la règle qui veut qu'une tragédie ait cinq actes, ni plus, ni moins. D'abord, la tragédie est morte depuis bien longtemps; et puis on a fait depuis ce temps-là tant de pièces qui n'avaient que quatre actes ou qui en avaient sept! Quatre, sept, dix, pendant qu'on y est.....

M. Taillade est merveilleux dans le rôle de Jacques Ferrand. Il fait frémir la salle par l'endurcissement de sa scélératesse. M. Laray est couvert d'applaudissements convaincus, chaque fois qu'il apparaît au moment poignant, pour sauver l'innocente victime du piège tendu par l'infâme.

M. Faillat a consciencieusement composé la physionomie de l'ouvrier Morel. M. Vannoy nous a montré un type parfait d'arsonille, pour employer un des termes du vocabulaire de son personnage. Tête, costume, gestes, voix: tout y est. Nos compliments, sans restrictions.

M. Montal a la distinction froide qui convient au prince Rodolphe. M. Fabrègues est bon, dans le rôle de Germain.

La jolie M^{lle} Moreau est aussi lamentable que possible dans Fleur-de-Marie. La belle M^{me} Verdier a de belles ambitions, et meurt tragiquement. M^{me} Michon est inénarrable dans son rôle de vieille portière.

Les rôles de M^{me} Morel et de Rigolette sont bien tenus par M^{lle} Pauline Moreau et M^{lle} G. Gauthier.

Une mention particulière à M. Gillio, qui remplit, avec une verve endiablée et un entrain du meilleur aloi, un bout de rôle, tout en gestes, sans un seul mot à dire. Ses cabrioles ont fait tordre de rire les spectateurs depuis le premier jusqu'au dernier.

En somme, interprétation remarquable, qui vaut à elle seule, quel que soit le goût que l'on ait ou que l'on ait pas pour le drame, en général, et pour les *Mystères de Paris*, en particulier, la peine de se déranger pour passer au moins une soirée au Théâtre-Bellecour.

Et, après les crimes de la *Reine Margot*, les infamies du *Prêtre* et les horreurs des *Mystères de Paris*, nous allons avoir, dit-on, les crimes, les infamies et les horreurs du *Juif errant*. Dame, écoutez donc, quand on prend du drame...

Mais ne pouvons-nous souhaiter de voir des artistes de premier ordre, comme ceux que nous avons en ce moment au Théâtre-Bellecour, employés dans des pièces aussi solennelles, puisqu'il le faut, mais moins antiques, s'il y en a.

STRAPONTIN.



PROBLEMES & JEUX D'ESPRIT

MOTS CARRÉS

Problème n° 53.

Le poète est tout fier d'avoir fait mon premier.
Avec un e de plus, esclave est mon deuxième.
Quand il brûle, je brûle aussi pour mon troisième.
Bœufs, moutons, cochons, veaux redoutent mon dernier.

ROUSTOUBIQUE.



ANAGRAMME

Problème n° 54.

«De mes bienfaits nombreux oubliant la mémoire,
Un homme que j'aimais (vit-on âme si noire?...)
M'a trahi. Je voudrais d'un cruel châtiement
Le frapper. — Je conçois; c'est facile. — Et comment?
— Emparez-vous de l'homme, et tans pis s'il se fâche.
Puis, sans autre procès, retournez-moi ce lâche.
Mettez-le sur un plat pouvant aller au four.
Poivre et sel, et beaucoup de beurre tout autour.
Saupoudrez de fromage, aussi de chapelure.
Égalisez le tout; puis, enfin, pour conclure,
Enfournez prestement; servez à votre gré,
Quand le dessus sera croustillant et doré.»

E. MEUNIER.



SOLUTIONS

Problème n° 51, curiosité. — En lisant couramment les mots dont les quatre vers sont formés, sans tenir compte des virgules, on aura l'énoncé de problème suivant:

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Au désert, mon premier nous fait illusion.
Mon second, en tous sens, sillonne la montagne.
Mon troisième commande une division,
Et, sans doute, bientôt, va se mettre en campagne.

Les mots sont:

MI RA GE
RA VI NE
GE NÈ RAL

Problème n° 52, énigme. — Le mot est *Fontange*.

SOLUTIONS JUSTES

Problème n° 51. — Le bibliomane Honnyme.

Problème n° 52. — Pas de solutions.



AVIS

A partir du 1^{er} novembre 1881, le prix des abonnements au *Monde lyonnais* sera fixé ainsi qu'il suit:

Un an. 12 fr.
Six mois. 6 fr.

Il ne sera pas reçu d'abonnement de trois mois. Les abonnements courront du premier de chaque mois.

Le Gérant: CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AINE, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur.

SPECTACLES DE LA SEMAINE

GRAND-THÉÂTRE (théâtre municipal), place de la Comédie. — Directeur : M. Campo-Casso. — M. Trélesky, régisseur général; M. Teyssyre, secrétaire général, régisseur; M. Alexandre Luigini, premier chef d'orchestre; M. Couard, deuxième chef d'orchestre. — Grand opéra, opéra-comique, ballet. Représentation les dimanche, lundi, mercredi, jeudi et samedi.

PRIX DES PLACES. — Avant-scènes de rez-de-chaussée, 8 fr.; fauteuils d'orchestre, fauteuils de première galerie et loges, 6 fr.; premières galeries, 4 fr.; deuxième galeries, 2 fr.; parterre, 2 fr.; troisième galeries, fr. 1.25; quatrième galeries, fr. 0.60.

En location, 1 fr. en sus, pour les places numérotées, et fr. 0.25 pour les places non numérotées.

Le bureau de location est ouvert tous les jours, de 11 heures du matin à 5 heures du soir.

—E3—

THÉÂTRE DES CÉLESTINS (théâtre municipal), place des Célestins. — Directeur : M. Campo-Casso. — La réouverture a eu lieu le 18 octobre. — En attendant les débuts de la troupe, tous les soirs, à 8 heures, *Un Voyage d'agrément*, comédie nouvelle en 3 actes, par MM. E. Gondinet et A. Bisson.

TABEAU DU PERSONNEL DEVANT DESSERVIR L'ANNÉE THÉÂTRALE 1881-1882.

Administration. — MM. Roger Dalbert, régisseur général. — Gautier, régisseur parlant au public. — Gustave d'Hérou, archiviste, bibliothécaire. — Genivet, peintre décorateur. — Mercurin, chef machiniste. — Chevalier, luminariste. — A. Rué, tapissier. — Morin fils, coiffeur. — Rey, magasinier.

Artistes. — MM. Esquier, premier rôle de comédie. — Roger Dalbert, premier rôle, rôles de genres. — Gerbert, jeune premier rôle en tous genres, premier rôle jeune. — Raoul Raymond, premier rôle en tous genres. — Boursier, premier rôle marqué, père noble. — Marty, troisième rôle, deuxième premiers rôles. — Frey, jeune premier, premier amoureux. — M. Bourgeois,

jeune troisième rôle, des jeunes premiers rôles. — Marcel, premier amoureux. — Philippon, deuxième amoureux. — James, grand premier comique, des premiers comiques marqués. — Howey, premier comique en tous genres. — Paul Schaub, premier comique. — Rodolphe, comique marqué. — Fort, comique grime. — Gautier, comique de genres. — Kastiviez, jeune comique, des amoureux comiques. — Levallois, second comique. — Dutailoux, rôles de convenance. — Béné, utilité. — Perret, utilité.

Mmes Sarah Rambert, premier rôle jeune, fort jeune premier rôle. — Andriani, jeune premier rôle en tous genres, forte jeune première. — Renard, premier rôle de comédie marqué, des grandes coquettes. — Jeanne Bernhardt, jeune première, forte ingénuité. — Carina, première ingénuité, des jeunes premières. — J. Leriche, première soubrette, des jeunes coquettes. — Masson, première duègue, mère noble. — Dubouchet, duègue, mère noble. — Dubouchet, duègue comique. — Grenet, soubrette marquée. — Barbié, première amoureuse, des jeunes premières. — Delestang, deuxième amoureuse. — Thibaud, deuxième ingénuité. — Lafond, deuxième soubrette. — Aglaé Babou, rôle de convenance. — A. Lavigne, utilité. — Henriette, utilité.

—E3—

THÉÂTRE BELLECOUR, 85, rue de la République. — Directeur : M. Simon. — Samedi 15 octobre et tous les soirs, à 7 h. et demie, pour la suite des représentations de la troupe du théâtre de la Porte-Saint-Martin, les *Mystères de Paris*, drame en 5 parties et 10 tableaux, par MM. Dinaux et Eugène Sûe. — Dimanche 23 octobre, à 1 heure et demie, Matinée.

PRIX DES PLACES. — Fauteuils d'orchestre et de première galerie, 4 fr.; baignoirs et premières galeries, 3 fr.; deuxième galeries, 2 fr.; troisième galeries, 1 fr.; quatrième galeries, fr. 0.50.

Il est perçu un droit de location de 1 fr., pour les fauteuils, baignoirs et premières galeries, et de fr. 0.50 pour les deuxième galeries (les troisième et quatrième galeries sans supplément).

Le bureau de location est ouvert tous les jours, de 10 h. du matin à 6 h. du soir.

THÉÂTRE DU GYMNASE, 30, quai Saint-Antoine. — Clôture.

—E3—

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, 39, cours Morand. — Clôture.

—E3—

CASINO, 79, rue de la République. — Directeur : M. C. Guillet; régisseur : M. N. Vital. — Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Orchestre complet sous la direction de M. Léone. M. Mouillot, sous-chef.

PRIX DES PLACES. — Sans consommation : Fauteuils, fr. 1.50; loges, fr. 1.50 la place. La première série de consommations : parterre 1 fr.; première galerie fr. 0.75; deuxième galerie fr. 0.50. Renouvellement : le bock fr. 0.25.

—E3—

SCALA-BOUFFES, 20, rue Thomas-sin. — Tous les soirs à 7 h. et demie, spectacle varié. Orchestre d'élite sous la direction de M. Lefèvre.

—E3—

FOLIES-BERGÈRES, 55 et 57, avenue de Noailles. — Dimanche 25 septembre, réouverture du Skating-Rink.

—E3—

EDEN-THÉÂTRE, cours du Midi, côté Rhône, à côté de la station des tramways. — Directeur : A. Delille. — Tous les soirs, de 8 h. à 10 h. 3/4, spectacle varié. Le dimanche et le jeudi, représentation à 3 h.

PRIX DES PLACES. — Chaises, 2 fr.; banquettes, 1 fr. 50; deuxième galeries, 1 fr.; troisième galeries, 0 fr. 50.

—E3—

KIOSQUE DE BELLECOUR, place Bellecour. — Tous les soirs de 4 à 5 h. concert donné par les musiques militaires.

Prix des chaises sur la promenade, fr. 0.05; fauteuils, fr. 0.10.

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale. Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON rue de la République, 33. Librairie, moderne. Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe. Lettres ornées des xv^e, xvi^e, xvii^e siècles. Impressions de luxe. Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. PIRAT AINE, rue Gentil, 4.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près Léopold Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

DUSSERE place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. VINCENT, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

ARGENTERIE RUOLZ PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

PHOTOGRAPHIE. ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Barre. — Procédé Vanderschuer, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des répliques supérieures à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

GABRIEL LEWIS, Rédacteur en chef

34, rue de la Fosse. NANTES

L'ALBUM BRETON

REVUE DES FAMILLES, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Organe de « l'Académie Armoricaine »
et des
concours mensuels de prose, poésie et musique
— HEBDOMADAIRE —

FORMAT IN-4° CARRÉ, 12 PAGES DE TEXTE

Impression de luxe

SUR BEAU PAPIER EN CARACTÈRES ELZÉVIRS

ABONNEMENTS

Un an : 8 fr. — Six mois : 5 fr.

Tous les mois l'Album BRETON donne en prime à ses lecteurs et abonnés une romance tirée hors texte.

Vient de paraître

CATALOGUE

DES

LIVRES CLASSIQUES

Pour la rentrée des Classes 1881

EXTRAIT

DE LA

BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE

Journal général

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE

AU CERCLE

De la Librairie, de l'Imprimerie et de la Papeterie

117, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

LE

FUSAIN

PAR

M. M. ALLONGE, APPIAN, LALANNE

KARL-ROBERT

LE NUMÉRO : 2 FR.

ABONNEMENTS

PROVINCE ET ÉTRANGER
Six mois. . . 12 fr.
Un An. . . 20 fr.

PARIS

E. BERNARD & C^{ie}
75 et 77
rue Lacondamine
et 4
rue de Thorigny

THÉOPHILE DE LA MONTAGNE

SUR LES

Rives du Léman



SOUVENIRS INTIMES —

Brochure n° 1-12, caractères elzéviens

EN VENTE CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES

CASIMIR PERTUS

LA GAMME DU SONNET

EN TROIS DIZAINS

DONT UN SONNET D'ARSENÈ HOUSSEY

4 joli vol. in-12 de 35 pages

Prix : 1 Franc

LIBRAIRIE SANDOZ & FISCHBACHER

33, rue de Seine

PARIS

IL GIORNALE PER RIDERE

che esce da due anni in Torino
ha cominciata la pubblicazione di un interessantissimo
romanzo intitolato

IL SEGRETO DELLA CONTESSA

che un immenso successo ottenne in Francia

ABBONAMENTO ANNUO LIRE 5

DIREZIONE : VIA MONTEBELLO, 24, TORINO

E. PLON & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

PARIS. Rue Garancière, 10. PARIS

LETTRES

SUR L'AMÉRIQUE

PAR

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Canada — États-Unis — Havane
Rio de la Plata

Deux volum. in-8. — Prix : 7 fr.

LE

MONDE PARISIEN

Politique et Illustré

5, rue Meyerbeer, Paris

SOMMAIRE DU N° DU 15 OCTOBRE 1881

TEXTE : Causerie. — Le bon père. — Dans la coulisse. — Nous marions notre fille. — Insanités. — Farr... ibole. — Le monument de Saint-Quentin. — En Tunisie. — Toujours vainqueurs. — A bâton rompus. — Gazette mondaine. — Le tour de la semaine.

DESSINS : La question égyptienne. — Entre bijoux. — Un mariage souverain. — Le monument de Saint-Quentin. — Palace-théâtre.

Envoi du journal à titre de spécimen pendant un mois, à toute demande affranchie accompagnée de 80 centimes en timbres-poste.

Revue mensuelle
CONSTRUCTION LYONNAISE
1881
4, rue Gentil
LYON
UN AN : 12 fr.
PRIX DE L'ABONNEMENT
ENTREPRISES
PUBLIQUES
ET
PRIVÉES
ARCHITECTURE
PUBLICS
TRAVAUX
ADMINISTRATION